

Aux origines de la stratégie de dissuasion américaine [Jean-Marc Bigler]

Autor(en): **Kaufmann, Lyonel**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **2 (1995)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

zumal wenn sie journalistisch geschickt dargeboten werden. Das bezeichnet die Stärke, aber auch eine Schwäche des Buches: Die Recherche ist journalistisch, was nicht heissen soll unseriös, aber sie macht bald einmal Halt vor den Hintergründen und Zusammenhängen. Zudem macht sie auch dort, wo die Archive mittlerweile weitgehend zugänglich sind, wie für die unmittelbare Nachkriegszeit, keinen Gebrauch von diesen Materialien. Über die Bunker-Affäre, um nur dieses Stichwort nochmals aufzugreifen, wüsste man gerne Genaueres. Die Skandalchronik des Anhangs scheint sich sehr stark auf die tagesaktuellen Berichte des «Schweizer Beobachters» zu stützen (es fehlen nahezu alle Quellenhinweise), ein Vorgehen, bei dem Pannen nicht ausbleiben. So erweist sich gleich der erste, als «Kollaborationsskandal» bezeichnete Fall, gleich in mehrfacher Hinsicht als Flop: Gerade die Schweizer Botschaft in Budapest hatte sich keineswegs durch Nazifreundlichkeit ausgezeichnet; und der erwähnte Legationssekretär Harald Feller hatte sich auch nicht «ohne Adressangabe abgesetzt», sondern war von den Russen festgenommen und nach Moskau entführt worden.

Zum Teil greift ein längeres Schlusswort, das nach Gemeinsamkeiten und Unterschieden, auslösenden Momenten, typischen Abläufen und der Rolle der Medien fragt, den Einzelfall übergreifende Aspekte auf. Der «Skandal» erscheint im Fazit weniger als Korrektiv einer funktionierenden Demokratie, sondern als Instrument des Machtkampfes und Interessenausgleichs innerhalb der herrschenden Eliten. «Wer im Gruselkabinett der Skandale nach Wahrheit sucht, wird enttäuscht.» (S. 243) Die Konsequenzen der Aufdeckung sind nach dem Urteil der Herausgeber höchst beschränkt: «Skandale personalisieren und moralisieren die Politik, grundlegende politische Verän-

derungen lassen sich durch Skandale aber kaum in Gang setzen.» (S. 257)

Mario König (Basel)

JEAN-MARC BIGLER AUX ORIGINES DE LA STRATÉGIE DE DISSUASION AMÉRICAINE

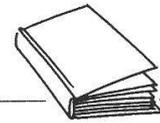
PETER LANG, BERNE 1995, 230 P., FS 49.–

Pour comprendre la stratégie américaine de dissuasion nucléaire, le retour à l'avènement de l'État-nation au XVIII^e siècle et de la révolution industrielle est nécessaire, car ces deux événements apportent un changement fondamental dans la conduite de la guerre.

Tout d'abord, l'État-nation et sa masse de citoyens permettent l'engagement de troupes considérables avec une tendance marquée à la démesure, car désormais la totalité des ressources nationales sont engagées dans le conflit.

Ensuite, la guerre de Sécession (1861–1865), première guerre industrielle de l'histoire, voit l'apparition de stratégies visant à épuiser les ressources internes de l'ennemi par la mise sur pied d'attaques sur le pays lui-même, car les engagements armés directs ne suffisent plus à eux seuls pour remporter la victoire. Avec l'arrivée de la guerre industrielle, on tend alors vers un absolu jusqu'alors resté dans le domaine du théorique, soit une guerre visant l'anéantissement complet de l'ennemi.

Cet objectif de l'anéantissement total de l'ennemi s'accorde d'ailleurs parfaitement avec l'idéologie et la politique américaines. En effet, depuis l'arrivée des premiers colons anglo-saxons, les Américains ont la conviction d'être une nation élue et, plus encore, rédemptrice pour le reste de l'humanité encore prisonnière d'idées considérées comme obsolètes. Cette conviction se conjugue avec le



choix d'une politique isolationniste à l'égard du Vieux Continent. Lorsque les Américains se voient contraints de sortir de leur isolationnisme, la tentation est alors grande de mettre fin à la guerre le plus rapidement possible en anéantissant l'ennemi. Dans cette optique, ils cherchent très vite à acquérir une arme absolue censée, du fait de ses propriétés dissuasives, écourter la guerre, voire même l'éliminer des relations internationales.

Si l'utilisation de la puissance aérienne à partir du premier conflit mondial ne remplit pas cet office, elle marque pourtant une étape importante dans les conceptions stratégiques de la guerre en général. En effet, la puissance aérienne est le moyen par excellence de pénétration au cœur du dispositif ennemi. Ces bombardements aériens dits stratégiques marquent ainsi le développement de «représailles massives» à l'égard de l'ennemi perçu dans sa globalité civile et militaire. De plus, ils s'accordent avec cette volonté de punir et de conclure rapidement qui guide les Américains dans leur conception de la guerre.

Avec l'apparition de l'arme atomique en 1945, le phénomène de la guerre est complètement dénaturé, car il n'y a plus de montée en puissance possible des actions militaires classiques et toute défense devient dérisoire face à l'impossibilité d'imaginer un système de défense efficace. Dans l'«idéal», elle représente donc l'aboutissement de l'obsession américaine de mettre au point une arme absolue permettant la dissuasion de la guerre et la recherche de la capitulation inconditionnelle de l'ennemi. C'est dans le droit fil de cette logique de recours à l'arme nucléaire et de bombardements stratégiques qu'il faut comprendre les raids de 1945 sur Hiroshima et Nagasaki.

Normalement, l'arme atomique aurait dû mettre fin à la politique de puissance.

Mais, rompant avec leur tradition isolationniste, les États-Unis s'érigent désormais en gardien de la sécurité du système international. Dans cette optique, ils ne peuvent que difficilement résister aux avantages de la bombe atomique pour faire régner la terreur nucléaire et assurer ainsi l'avenir de leur prédominance politique, économique et militaire. La Guerre froide a de beaux jours devant elle... Avec elle, se développe la stratégie de l'endiguement communiste, qui devient petit à petit l'un des moteurs du développement de la dissuasion nucléaire américaine débouchant, en définitive, sur une course effrénée aux armements. Ainsi, alors même que l'arme nucléaire rend obsolètes les schémas habituels de pensée, les États-Unis n'en continuent pas moins de les appliquer à une réalité stratégique radicalement nouvelle.

Le mérite essentiel de cette étude en sciences politiques réside dans la prise en compte de la dimension de la longue durée chère à Braudel, dimension rarement présente dans ce type de travaux. Cette ambition légitime ne va d'ailleurs pas sans poser quelques risques de généralisations hâtives, puisque l'auteur, se concentrant sur les relations américaines avec l'Europe, tend indirectement à généraliser à l'ensemble de la politique américaine l'attitude isolationniste et de non-recours à la guerre. La doctrine élaborée par Monroe à l'égard du continent sud-américain offrirait un point de vue plus nuancé sur la politique poursuivie par les États-Unis: l'abandon de la politique isolationniste vis-à-vis de l'Europe, que Jean-Marc Bigler nous présente comme un retournement à 180° de la politique extérieure américaine, ne constitue-t-elle pas plutôt, au regard de l'expérience sud-américaine, l'aboutissement d'une volonté hégémonique?

En outre, la fin de l'ouvrage, consacrée aux différentes options stratégiques

nucléaires infléchies par le nouveau rôle international des États-Unis et par le contexte d'après-guerre, opère un changement conceptuel en remplaçant la logique de l'histoire longue par une option purement chronologique des événements. Ce changement conceptuel nuit alors à la cohérence de l'ensemble et l'auteur – mais aussi le lecteur – s'y perd quelque peu. Heureusement, la conclusion élaborée sous forme de synthèse permet de corriger le tir et de rassembler les différentes pistes élaborées dans l'ouvrage.

Lyonel Kaufmann (Corseaux)